

Belzec

Je m'appelle Günter Kraus, j'ai trente-quatre ans. Ma femme s'appelle Marguerite, elle est française comme mes deux enfants, Charlène huit ans et Thibault cinq ans et demi. Je travaillais comme comptable près de Brest en Bretagne. Chaque dimanche ma famille et moi allions pêcher à la rivière qui passe non loin de chez nous. Nous étions si heureux ! L'été nous allions dans un cabanon isolé près de la mer, dont personne ne connaissait l'existence. A l'annonce de la capture des étrangers vivants en France, nous nous y sommes réfugiés.

Cela faisait déjà presque un mois que ma famille et moi vivions dans la clandestinité, quand, un après-midi, les soldats sont arrivés. J'ai crié à ma femme et mes enfants de fuir avant de m'interposer. Capturé, j'ai été dirigé vers le camp de Belzec.

22 Août 1914 :

Sur le chemin pour aller à Belzec, les gens me dévisageaient. Il est difficile d'expliquer ce que j'éprouvais alors. Je me sentais coupable, mais de quoi ? C'était une sensation que je n'avais jamais éprouvée auparavant, c'était horrible. J'avais peur, j'étais terrifié. Près du camp, au bord de la route il y avait une statue du Christ en granit au corps mutilé. Dans le camp il y avait cinq baraques longues et basses, dont quatre collées les unes aux autres nous étaient réservées. La cinquième, un peu à l'écart, était plus petite mais mieux construite. J'ai été affecté au baraquement numéro trois. Nous étions quarante par dortoir. Chacun d'entre nous s'est vu attribuer une paille recouverte d'un drap. J'ai eu la surprise de trouver sous le drap qui me servait de couverture, un petit carnet, sur lequel était écrit « C'est le mieux que je puisse faire monsieur Kraus ».

23 Août 1914 :

Aujourd'hui, longue et dure journée. J'ai croisé des visages familiers, deux autres Allemands expatriés comme moi qui vivaient dans un village voisin. J'ai également été très surpris en passant par le bureau d'enregistrement, de croiser mon voisin Georges, le pâtissier du village, devenu gardien à Belzec. Dans ce camp nous travaillons de l'aube jusqu'au soir. C'est épuisant, éprouvant, surtout moralement car je pense toujours à ma famille et cela me perturbe. Je suis tourmenté par mille questions. Où sont-ils ? Comment vont-ils ? Sont-ils en sécurité ? Je vais m'endormir sur ce triste jour, en rêvant de ce qu'aurait pu être ma vie sans cette foutue guerre.

24Août 1914 :

Ce matin des nouveaux sont arrivés. Il y avait une femme et deux enfants qui m'ont fait penser à ma famille. Ma femme et mes enfants me manquent atrocement. Les gardiens sont horribles, quand ils le peuvent, ils nous humilient, ils nous crachent dessus, nous insultent et se moquent de nous. Pour eux, nous ne sommes que des « Boches », ils nous accusent d'être responsables de la guerre. Si nous nous rebellons nous sommes aussitôt sanctionnés, humiliés et battus, privés d'une nourriture déjà rare jusqu'à ce qu'ils estiment la leçon comprise. Les femmes et les enfants ne sont pas épargnés, ils sont aussi maltraités. Cela

me fait peur pour ma famille, s'est-elle fait capturer ? Toute la journée nous travaillons encore et encore, les travaux sont abrutissants. Un jour nous faisons un trou, un autre nous le rebouchons, nous cassons des pierres et transportons les gravats à un bout du camp pour les ramener le lendemain. Ils nous traitent comme de vulgaires animaux.

25 Août 1914 :

Réveil difficile. Cette nuit, chaque fois que j'ouvrais les yeux, je croisais le regard de mes camarades de dortoir. Comme moi, le sommeil semblait les fuir. Ce matin nous repartons travailler, hagards. Les gardiens nous maltraitent toujours autant. Si nous arrêtons de travailler ils nous menacent, nous frappent. Je ressens des douleurs dans tout mon corps. En fin de journée, je suis couvert de bleus.

26Août 1914 :

Chaque jour est plus dur que le précédent, nous refaisons le même travail horrible, inutile, nous allons nous affaiblir jusqu'à en mourir. Aujourd'hui des détenus m'ont proposé de s'évader avec eux. Je leur ai répondu que même si l'envie me brûlait de leur dire oui la peur était plus grande et que je ne voulais pas avoir de problème. Cette nuit je ne peux pas dormir, je repense sans arrêt à leur proposition. J'aurais peut-être dû accepter...

27 Août 1914 :

La nuit, je rêve de mes enfants, de ma femme, nous sommes ensemble au cabanon, nous sommes heureux. Puis je me réveille et ils me manquent. Ne pas savoir ce qu'ils deviennent me rend fou de douleur. Je suis toujours hanté par le désir de les revoir, de savoir comment ils vont.

Ce matin un gardien m'a laissé me reposer quelques minutes et a commencé à me parler. C'était mon voisin. Il m'a dit que c'était lui qui m'avait donné le carnet. Nous avons parlé de notre vie d'avant, notre famille, nos enfants. Nous avons tous les deux des enfants avec des âges assez proches, une femme à qui nous tenons beaucoup. Comme moi il trouve cette situation absurde. Nous avons parlé jusqu'à ce qu'un de ses collègues vienne vers nous. Je me suis remis à travailler. Je ne sais pas si c'est parce que je m'habitue à ce quotidien atroce ou si c'est parce que j'ai rencontré Georges, mais ce soir je me sens mieux.

Dans la soirée il y a eu beaucoup d'agitation. J'ai entendu des coups de feu, des cris et des aboiements. Au repas j'ai appris qu'il y avait eu une évasion. Sur trois prisonniers, un seul a pu s'enfuir, les deux autres sont morts. Je ne peux m'empêcher d'envier celui qui a réussi.

28 Août 1914 :

Seulement six jours que nous sommes là et pourtant nous avons l'impression d'être ici depuis des années. Nous sommes exténués. Certaines personnes, parmi les plus fragiles, sont mortes. Les conditions de vie sont inhumaines. La quantité de nourriture diminue de jour en jour. Nous sommes affamés à la vue des gardiens qui mangent devant nous pour nous narguer. J'ai perdu la notion du temps, les jours me paraissent une éternité. Nous ne savons pas si nous allons survivre à cette horreur. Tous les jours des personnes meurent ou tombent gravement malades.

29 Août 1914 :

Ce matin un prisonnier a fait un discours. Il a parlé des injustices qu'on nous infligeait à cause de nos origines, de l'horreur de la vie dans ce camp, des représailles incessantes dont nous étions victimes. Il voulait nous inciter à nous révolter quand une dizaine de gardes se sont rués sur lui et l'ont roué de coups. Le prisonnier a été emmené le visage en sang, le corps brisé, il est sûrement mort à l'heure qu'il est.

Plus tard, le commandant est venu. Il a demandé à ses hommes de frapper un prisonnier choisi au hasard, pour nous faire comprendre que toute rébellion semblable à celle de ce matin serait punie de la même manière, pour les adultes comme pour les enfants. C'était si horrible que j'ai préféré regarder le sol. A la fin, j'ai relevé la tête, j'ai regardé autour de moi, mon regard a croisé celui de Georges, il pleurait...

30 Août 1914 :

Cette nuit j'ai réfléchi au discours de l'homme. Ses paroles m'avaient redonné espoir. Soudainement, j'ai repensé au groupe de prisonniers qui avaient tenté de s'évader, si l'un d'entre eux avait réussi, je le pouvais aussi. Mais comment ? J'avais besoin d'un plan, j'avais aussi besoin d'informations sur le camp. Georges pouvait peut-être m'aider, il fallait que le trouve, j'avais confiance en lui. Toute la matinée je l'ai cherché, sans résultat. C'est lors de la relève de l'après-midi que je l'ai vu. Je me suis approché de lui discrètement tout en continuant de travailler. A voix basse, je lui ai parlé de mon projet d'évasion. Je lui ai dit que j'avais besoin d'aide pour sortir d'ici mais qu'il me fallait une diversion. A l'heure du souper un vieil homme est venu vers moi, il ne parlait pas et cela me mettait mal à l'aise. Quand je l'ai salué, il m'a dit « j'ai tout entendu », je ne comprenais pas. Il a poursuivi en me disant qu'il m'avait entendu parler d'évasion avec un gardien. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a dit qu'il voulait nous aider, qu'il voulait faire la diversion. Il m'a expliqué qu'il n'avait plus rien à perdre, son fils était mort du typhus, et sa femme d'un accident de voiture. Libre ou en prison il était seul et malheureux, autant en finir. Il m'a proposé de distraire les prisonniers et les sentinelles pendant notre évasion.

31 Août 1914 :

Georges a accepté à condition de partir lui aussi. Il y pensait depuis l'épisode de la punition, il ne supporte plus ce qui se passe ici. Il m'a expliqué que le moment de la journée où la surveillance est plus réduite est le début d'après-midi, quand les gardiens tournent et que les sentinelles mangent. Il m'a aussi indiqué un endroit où se situe une porte de sortie verrouillée dont il allait se procurer la clef. Une rivière du nom du Goulan passe à côté du camp, elle facilitera notre fuite et les chiens ne pourront plus nous flairer. Un garde m'a aperçu avec mon carnet, je dois le cacher.

5 Septembre 1914 :

Je n'ai pas dormi de la nuit, l'excitation et la peur se jouaient de moi. Cette après-midi, au moment de la relève, je rejoindrai Georges près du poste et déclencherai une bagarre. Il fera semblant de m'emmener derrière les baraques pour me punir. A ce moment le vieil homme provoquera un incident de l'autre côté du camp pour attirer l'attention des gardes et des prisonniers. Georges et moi allons sortir par la porte verrouillée, et courrons jusqu'au

Christ de granit pour repérer le Goulan et fuir à la nage. Le courant devrait nous aider. Encore une heure et je serai en route pour retrouver ma famille, enfin.

Epilogue.

Ce carnet a été envoyé par courrier à Thibault Kraus par un certain Georges le 18 décembre 1918 une note était jointe :

« Votre père était un homme formidable, il était mon seul ami dans ce camp qui existait pour que nous soyons ennemis. Il a tout fait pour vous retrouver, je lui dois la vie ».

Georges.